



ABDELKADER DJEMAÏ

Né en 1948
(ALGÉRIE)

*Né à Oran, Abdelkader Djemaï travaille tout d'abord dans le journalisme et collabore à divers journaux en Algérie et publie son premier roman, **Saison de pierre**, en 1986. En 1993, il quitte l'Algérie et s'installe en France où il participe à de nombreux ateliers d'écriture et se consacre à l'élaboration d'une œuvre essentiellement romanesque depuis **Un été de cendres**, en 1995, jusqu'à **La dernière nuit de l'Emir**, en 2012.*

Gare du Nord, Seuil, 2003, rééd. Points

Trois vieux venus d'Algérie se retrouvent dans une France, tour à tour, bienveillante et hostile. Bonbon a été mineur à Noeux-les-mines, Bartolo a connu l'amour à Marseille, Zalamite a vécu dans la région de Lille. Mais l'important est désormais dans le quotidien parisien de ces trois hommes, entre le café et le foyer, dans ce quartier de la Gare du nord à Paris qui donne son titre au roman.

Bonbon, Bartolo et Zalamite n'avaient vu qu'une fois ou deux la Tour Eiffel et les Champs-Élysées, et n'avaient jamais pris le bateau-mouche pour glisser sur la Seine. Ils naviguaient dans les rues comme s'ils étaient condamnés à refaire le même itinéraire, les mêmes haltes, à revoir les mêmes arbres du square, à repasser devant les façades qu'ils longeaient depuis des années. Seules les cabines téléphoniques semblaient changer d'aspect. Derrière leurs vitres épaisses, elles accueillait différents occupants, calmes ou agités, impassibles ou souriants. Ils les apercevaient de dos, de profil, de face, accroupis, le combiné collé contre la bouche, un cartable ou un sac posé à leurs pieds.

Chaque jour, ils croisaient des gens de tous les pays, de toutes les couleurs, des touristes en short ou sous un parapluie qui grimpaient avec leurs appareils photo vers le Sacré-Cœur et la place du Tertre. Il y avait aussi les clients empressés des magasins, des pickpockets, des dealers, des prostitués des deux sexes, des flâneurs avec leurs chiens, des badauds, des employés avec le sandwich à la bouche.

Les trois vieux ne mangeaient jamais dans la rue. Ils pensaient que cela ne se faisait pas, que ce n'était pas bien. Ils ne comprenaient pas non plus pourquoi les chiens et les chats étaient autant choyés. Plus gâtés que des enfants de riches, nourris comme des rois, ils se répandaient partout, sur les trottoirs et au pied des platanes. Ils avaient des salons de beauté, des garde-robes, de très jolis colliers, des cliniques, des cimetières rien que pour eux. Les plus veinards partaient en vacances à l'étranger. Vaccinés et pomponnés, ils prenaient l'avion ou le bateau dans une cage bien douillette.

(...)

Dès qu'ils approchaient de la gare du Nord, ils se sentaient attirés par son atmosphère chaleureuse, ses formes féminines et par sa lumière douce qui avait la couleur d'une bonne bière. C'était un peu leur port où ils débarquaient au gré de leur humeur, de leur fantaisie. Après avoir foulé les pavés de la place Napoléon III, ils avaient, en passant les grilles, l'impression d'être dans le ventre d'une baleine pacifique et maternelle. Protégés par ses murs percés de grandes fenêtres en demi-cercles, ils restaient dans le hall, immobiles, en confiance, goûtant le temps qui s'écoulait paisiblement. Qui sait, peut-être auraient-ils la bonne surprise d'apercevoir, parmi les milliers de voyageurs, un ancien collègue de travail, un vieil ami descendu du train ou en partance pour des villes qu'ils ne connaissaient pas et qu'ils n'auraient plus à présent l'occasion de connaître.

N'ayant jamais eu de vraies maisons à eux, ils demeuraient là, au milieu des mouvements de la foule, du ballet incessant des bagages, de l'alignement des panneaux publicitaires qui changeaient régulièrement de visage. Entre la verrière aux carreaux bleus et blancs, les lampadaires, les kiosques à journaux et les larges escaliers de la bouche de métro, ils entendaient le bourdonnement des machines, le roulement des chariots chargés de sacs postaux, la voix des haut-parleurs, le frissonnement mécanique du tableau des départs que Zalamite avait dans son rêve trouvé étrangement vide. Cette agitation les rassurait. Ils étaient bien sous l'immense toit soutenu par d'élégants piliers en fonte ouvragée. Parfois le vol d'un pigeon au-dessus des caténaires donnait envie de partir. Avant, disait Bartolo, les trains étaient plus lents, plus lourds et on les entendait venir de loin.

Abdelkader Djemaï, *Gare du Nord*, Seuil (2003) rééd. Points